





# Émile de Girardin

Eugène de Mirecourt

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Émile de Girardin

l/Au!(i.ir cl l\*K(litoni' s<» réservent droit de Ira- <liictian et de reprotluctiou a l'étranger.

ÈMILE DE GIMRDin

n y a des figures impossibles à saisir, et rhistoire du Protée antique nous épou\* vaute.

Comme ce fils de Neptune, M» de Girardin a le don des métamorphoses; il s'offre tour à tour sous mille formes diver\* ses, il vous échappe, il glisse entre vof

f CHILB de GIRAROIN.

doigts; cest une ombre , un fantôme, c^ueliue chose qui miroite, scintille, éblouit et ne se laisse pas atteindre.

Le caméléon n'a pas de nuances plus varié63, de reflets plus brompeurs.

Jamais M. de Girardin ne se présente de face, on ne le voit que de profil, et, si nous arrivons à donner quelque ressemblance à cette physionomie fugitive, nous \* devons en remercier notre bonheui plulol que notre adresse.

Emile de Girardia ne connaît pas lui\* même le jour de sa naissance.

Il a complètement répudié Tacte civil du 22 juin 1806, qui porte le aomd'Émile Delanwtlie ^ pour accepter un acte de uo-

1 Quelques biographes ont écrit de la Mothe, mais à tort. Ce nom est celui d'une imagerie de BiesUfoe dite soignée uès-vulgaire.

Monété d'après lequel son origine remonte ferait à 1802.

En conséquence, il mourrait aujourd'hui dans sa cinquante et unième année.

Mais il est loin de paraître cet âge. Sa figure n'offre aucune ride ; il a tous ses cheveux, et on le voit, chaque matin, ramener orgueilleusement sur le front sa mèche historique.

Quant à son oeil, il est étrange et laisse croire à la fascination.

C'est une sorte de diamant noir, aux mille facettes, dont Télet sombre voit Mgue et tous les forces à imiter la paupière.

On sent que ce regard qui vous gêne est gué/plus encore par le vôtre : aussi préfère-t-on qu'il se cache-t-il sous un lorgnon, car celui-ci donne à M. de Girardin ; pour cette

est ÉMILE DE GIRARDIN.

qui ne connaît pas ses allures quelque chose de très-voisin de rimpudence.

Le rédacteur en chef de la Presse ne sourit jamais ; il sait trop, a dit une femme d'esprit que le diable est dans son sourire.

Il est d'une taille moyenne ; sa tournure est élégante et pleine de distinction ses mains sont fines et aristocratiques.

On voit que c'est un homme de race.

Ses parents ont eu grand tort de le laisser confondu dans la foule ; les efforts tentés par M. de Girardin pour en sortir ont eu

sur sa destinée et sur celle de beaucoup d'autres une fatale influence.

Malgré Tacte de notoriété dont nous avons parlé tout à l'heu-  
roi on peut affir\*

mer que rindividu baptisé sous le nom d'Emile Delarnothe est  
le même qui devint plus tard le fameux publiciste dont nous écri-  
vons la biographie.

Sou père, général et comte de TËmpire, ne lui donna pas sou  
propre nom, soit par oubli, soit par crainte, soit qu'il réservât à la  
descendance légitime qu'il pourrait avoir un jour la gloire de le  
por\* ter. Quant au nom de sa mère, il était im« possible de Tins-  
crire sur le registre de Fétat civil.

En deux mots, voici Thistoire de la naissance de M. de  
Girardin.\*

Un magistrat envnyé par le gouvernement à la Guyane fran-  
çaise, et craignant pour sa jeune femme Finfluence dli cli\* mat,  
avait cru devoir la laisser à Paris.

M EMILE DE GLAABDIli.

L'épouse était belle et coquette. Ce qui arriva se devine  
aisémeot.

Il fallut, avant le retour du mari, s'or« ganiser pour ne pas  
donner l'é?eil au soa|N ^n ; il fallut faire disparaître la preuve vi-  
vante de Fintrigue nouée pendant i'ab\* sence. Une fenune de  
chambre, déjà cont^ promise par quelques histoires d'amour,  
abrita du manteau déchiré de sa réputftt^ réponse coupable, et  
consentit à lais»^ ser ordre que l'enfant lui appartenait.

De là vint le nom d'Émile Delamathe.

Lorsque notre héros prit d'autmlé celui de Girardin, il devait nécessairement re^ pousser un acte de naissance qui dérangeait ses plans, et que personne; du reste^ n'eut l'aplomb de lui soute-nir véritable^

Plus tardi ses ennemis, voulant fermer

Dig'itized by

ÉHliiË i>E GifiÂRDIM. Il

toute issue à son ambition politique, et ne reculant,» pour cela, devant aucune imposture, se sont appliqués à jeter de Tobs\* ekmté sur son originè. On lui attribua diiq à six mères diffè-rentes, dont la plus illustre est madame Adélaïde, sœur de Lmiiâ-Phttippe\*

La multiplicité des pères a été connue de tout tempSf mais celle des mères ne fut inventée qu'à cette époque.

Evidemment le but de ces calomnies et de ces mensonges était de susciter obstade sur obstacle, afin d'empêcher le rédacteur en cfaef de la Presse de se créer une sorte d'état civil. Après avoir discuté son berceau, on lui dénia une patrie ^ ; mais

4 NoiDtiè député pour la troisième fois^ U fat exclu de b Cbambre, sous prétexte qo\*Il n'était pas ftaçais\* \*

IS ÉNILE DE GIRÀABIN\*

ses aulagonistes avaient affaire à im adroit luUeur qui passe la jambe aux plus rudes alhlèles.

Revenons à renfance de M. de Girardin.

U fut élevé par une brave femme nom\* mée Ghoisel, très-confortablement établie dans une maison du boulevard des Invalides.

Madame Ghoisel prenait en sevrage les enfants que de riches familles lui confiaient. Le nombre de ses pensionnaires s'arrêtait toujours à dix ; elle ne voulait pas en accepter un de plus.

Son mari l'aidait à soigner ce petit peuple.

Avec les enfants de la princesse de Chimay \ le jeune Emile était celui des mar-

quis Anceiennement Térésia Gabaras, pais madame Tal\*

lien. Elle avait un fils de deux ans et une fille de six mois dans la même maison.

ÉHILE DE GIRARDUN. 18

mots qui allait, sur le bras des époux Choisel, recevoir à la porte les plus nobles visiteurs et les plus riches équipages.

Tantôt c'était une femme d'une beauté merveilleuse, arrivant dans un coupé garni de satin rose ; tantôt c'était un jeune colonel, aux moustaches hardiment retroussées, à Tceil vif, au ton protecteur, conduisant lui-même son tilbury rapide\*

Les deux élégants personnages arrivaient quelquefois ensemble.

Ils ne se faisaient pas connaître, embrassaient Tenfont, et jetaient Tor à pleines mains à ceux qui en prenaient soin.

Hais tout se découvre en ce monde.

Trois ou quatre ans s'étaient écoulés.

Le jeune colonel avait passé au grade de général; il faisait à la maison de Seyra^ des visites moins Aéqu^tes.

Pour la daoîe, elle ne veo^t plus ^

Cixoisel» se prom^ot un jour à Saînl\*' Ooud» vit passer le carix)sse 4e 1 ËOiipe?\* reur, et reconnut l'homme au tilbury dafis une des graines 4'épinard^ i|m igalopaiei^ à la portière\* i| s informa et apprit aussit^ le nom 4u généra) , son ]bisU«re et ses titres. C'était le grand veneur de Sa M^esté Napoléon l'\*

Bientôt madame Ghoisel, à son tour, fit une autre découverte»

Un déménagement avait lieu dans un quartier de Paris, et la foule s'arrêtait de-

\* Certains passagis û'Émile, premier ouvrage de M. i\o Girardin, scmhlenl donner à entendre que la maîtresse du général avait alors une autre liaison de

ÉHILE DE GIRARDIH. 15

vant un admirable portrait de Greuze, que deux coaimissionnaires étaient en train Çe pla^^r délicatement le long d'un brancard garni de couvertures.

La sevreuse du boulevard des Invalides passait sur les entrefaites.

Doublement curieuse commie Parisienne

et comme femme, elle s'approcha^ perça

la foule, regarda le tableau et jeta un cri  
de surprise i elle venait de reconnaître la  
jolie dame au coupé rose.

Comme son mari, elle prit aussitôt des informations. Ou lui  
répondit que cette loile représentait madame D..., femme d'un  
ancien procureur impérial ala Guyane, devenu conseiller à la  
cour royale de Paris

t U poHftAi de Greoze^ k la ▼ente aux enchères qui

Sans ce concours de circonstances fortuites, M. de Girardin  
n'aurait peut-être jamais connu ses parents •

Guides par cet instinct de lai^uinerie, auquel on cède volon-  
tiers^ en montrant aux gens mystérieux qu'on a leur secret^ les '  
Ghoisel appelèrent Émile le petit baron, et dirent un jour au  
grand veneur, surpris de Tentendre nommer de la sorte :

— Eh ! ce titi'e lui appartient l n'êtes- TOUS pas comte ?

Le général sourit»

C'était une^ noble et aifectueuse nature, ' incapable de dissi-  
mulation et de rancune.

mivit, en 1847, la mort du conseiller, fut aebeté trente-ciiKî  
mille francs. Une séparation légale avait eu

lieu eiiUe les époux. Les bériliers ne tenaient pas à conserver 1  
image d'une femme que répudiait la lamille.

ÉMILË DE 61RARD1N. 41

Il ne fit aucun reproche aux Ghoisel sur leur indiscretion et parut attaché davantage en son fils.

On croit qu'il avait alors le projet de rester dans le célibat, pour être plus libre d'adopter cet enfant.

Par malheur, Napoléon, qui s'occupait de tout, même du mariage de ses généraux, avisa une jeune personne d'excellente famille et très-pauvre. Il la dota sur sa cassette particulière et somma son grand veneur de l'épouser.

Quand le maître ouvrait la bouche, les moins dociles se prosternaient.

À dater de ce moment, finirent les beaux jours d'Emile.

Entraîné vers d'autres affections, vers d'autres devoirs, le général cessa peu à

{ft ÉMILE DE GIRARDIN.

peu de s'occuper de ce fils dont l'existence devient pour lui un embarras et une gêne. Il craint que sa femme, en apprenant ce péché de jeunesse, ne lui ôte son estime et ne fasse payer au présent ou à l'avenir les torts du passé.

Le petit baron voit disparaître toutes les splendeurs qui ont entouré son enfance.

Quelques jours après le mariage du général, on retire Emile de la maison Ghoisel, pour le confier aux mains d'un employé de la vénerie, vieux soldat de l'armée d'Égypte, réformé pour cause de blessures, et auquel on avait accordé cet emploi comme retraite.

Il fut exclusivement chargé de l'éducation de son jeune pensionnaire, et lui apprit

le MILB DE GIRARDIN. 19

ce qu'il savait, c'est-à-dire fort peu de chose, avec raménité des camps et les formes gracieuses du bivouac.

Tout ceci se passait en 1814»

Le fils du grand veneur était dans sa huitième année. Il était défendu de le nommer autrement qu'Emile Delamothe.

Son noble père lui constitua un modeste apanage, dont le revenu devait, jusqu'à nouvel ordre, servir à payer sa pension chez remployé de la vénerie. Le général

eut, dès ce jour, la conscience parfaitement en repos. Il se crut quitte envers son bâtard et ne songea plus qu'à la procréation de sa lignée légitime.

Mais il fut moins heureux sur le terrain du mariage que sur celui de l'adultère.

le MILB DE GIRARDIN.

Sa femme ne lui donna point d'enfants.

Quant à Emile, son éducation se poursuivait sous l'œil du soldat de l'Armée d'Egypte, précepteur sévère et grognon, qui le laissait rarement sortir et ne lui permettait aucun des jeux de son âge.

L'enfant grandissait mais comme grandissent les plantes étiolées, qui manquent de sève et de soleils

A l'âge de quatorze ans, où presque tanjoitrs les forces de l'homme se dévelop\* peut avec les premiers symptômes de la puberté, Emile n'avait ni santé ni vigueur. Sa figure se couvrait déjà de cette teinte bilieuse qui ne l'a jamais abandonnée depuis, et le marasme desséchait de plus en plus chaque jour sa frêle organisation.

ÉMILE DE GIRARDIN. M

Voyant dépérir son élève, le grognard se hâta de l'envoyer en Normandie, chez un de ses frères, palefrenier au haras du Pia.

C'était un honnête et digne paysan, tout rond, tout jovial, qui accablait Emile avec une cordialité pleine de franchise et lui dit :

— Ymez, Tenes;, mon petit bonhomme, nous allons vous mettre au vert !

Il le traita tout simplement avec la même conscience qu'il apportait à soigner ses chevaux.

Émile s'en trouva le mieux du monde ; il courait dans les écuries, en sabots et en blouse, fraternisait avec les jeunes étalons, dormait sur une excellente litière et recouvrait les forces qu'il avait perdues»

ET GIRARDIN.

Quant à son éducation, elle s'acheva médiocrement, comme on peut le croire.

Tout autre eût été devenu rustre, comme les rustres qui l'entouraient; mais la nature d'Émile, née à la fois orgueilleuse et délicate, ne prit à la campagne que la santé qu'elle donne et lui laissa ses mœurs grossières. |

Sous la blouse du paysan, le jeune • homme avait une tenue qui conunandaitle respect.

La familiarité trouvait dans son œil dur • et dans ses lèvres qui n'ont jamais connu le sourire deux obstacles qu'elle ne fran\* .

chissait pas«

11 aimait à se promener seul dans les i champs, les prés et les bois, remplaçant par des lectures intelligentes et choisies

EMILE DE GiRARDil«i. iS

réducatioQ régulière qui lui manquait. Son premier précepteur n'avait pas réussi à étouffer le souvenir de ses jeunes années; mais Emile ne s'ouvrait là-dessus à personne. U sou£Qrait de son isolement sans daigner se plaindre ; il sentait toute la portée de Tinjustice commise à son égard, et se jurait tout bas d obtenir, un jour, réparation de cette injustice.

A dix-huit ans^ il quitta la campagne et ' revint à Paris.

Sa première visite fut pour madame Ghoisel. La brave femme avait beaucoup vieilli, mais son casm était toujours le même. Retrouvant devant elle, grand et fort, ce petit baron qu'elle avait tant choyé jadis, elle s'émerveilla^ le caressa, l'interrogea et tailla des bavettes à n'en plus finir\*

Bref, elle ap^prit au jeune homme le nom de son pèie et celui de sa mère ^

Quant à leur adresse, il Tul impossible à la sevreuse de fournir à cet égard la moindre indication. Le§ boule vexements poUt^pies avaient changé beaucoup d' existais ces et fait rentrer dans l'ombre bien des illustrations et des grandeurs.

N\*importe ! Émile a son idée.

L'ancien soldât des Pyramides doit na\*

i M. de Girardin a poétisi dans ÉmU et légèrement varié tons ces détails que nous donnons sur sa Jeu\*

nessç. S'il a été au collège, comme nous voulons bien le croire, ce ifa pu èire que pendant deux ou trois ans. Ses classes ont été fort imparfaites. 11 dit que le pro^ Yisenr^ en le renvoyant, lui' remit une inscription de deux mille francs de rente. Ce fait est inexact. On n'avait versé entre les mains de l'employé de la vénerie (M. Darei) qu'une somme mngl-qualre mille franco en piastres é\*Èspagne« Cette somme fut seniement don-\* née è Émile à répojue de sa ms^jorité.

ÉMiLË DE GIRÀKDIN. 25

turellement être mieux instruit que madame GhoiseL li court le presser de ques« tious ; mais celui-ci reste impénétrable!

— Voire projet, dit-il, est de faire du scandale. Cela ne peut aboutir à rien.

Ecoutez ces deux articles du Code.

U ouvrit le recueil {es lois et lut ^otenuellement au Jeune homme les passages qui suivent:

a Art, 535. — La reconnaissance ne pouri^a jamais avoir lieu au proAt des enfants adultérins.

a Art. 34â. — ^Un enfant ne sera jamais admis h la rieberche, soit de la paternité, soit de la mafernité, dans le cas où, suivaut rarlicle 335, la reconnaissance ne peut cli C aJiiii^e.

Pour Émile, cette révélation fiit un coup de foudi e.

Le frère du palelrenier normand s'attendait, selon toute évidence, à la visite de son ex-élève. Il lui remit un extrait de naissance, au nom de Delamothe^ avec un acte notarié qui l'autorisait à toucher sa rente lui-même et à disposer du capital à sa guise, le jour où il aurait vingt et uu ans accomplis.

Le jeune homme, par un mouvement impétueux, déchira T extrait de naissance.

Mais il garda Tautre papier.

Juscpx'à ce jour, il faut en convenir, notre héros a droit à toute la sympathie qui s'attache à l infortune. Mieux eût valu pour lui ne jamais connaître les auteurs de ses jours, la résignation lui eût été plus

.^L.^ l y Googl

ÉMILË ))£ GIBARDIN\* 27

facile. Quand la haine et la rancune manquent d'objet direct, on s'en préserve ai\*\* sèment.

Peut-être alors aurait-il suivi la route que trace son premier livre à ceux que la destinée jette dans une situation semblable à la sienne.

« Il y aurait^ dit-il^ un caractère très-intéres-

sant k développer : ce serait celui d'un jeune homme, né comme moi sans famille, san^ fortune, et suffisant à tout ce qui lui manquerait par sa seule énergie; d'un jeune homme qui, loin

de se laisser abattre par les difficultés, ne penserait qu'à les vaincre, et, esclave seulement de ses devoirs et de sa délicatesse, aurait su parvenir en conservant son indépendance, à un poste assez élevé pour attirer sur lui les regards de la foule et se venger de son ancien abandon ^ a

Déjà^ comme on le voit, l'ambitieux se

Émile — édition Auguste Desrez^ pages 145

et m.

m'Émile l'a si bien.

révèle. M. de Girardin voulut de très bonne heure être ministre, ou quelque chose d'approchant.

Aigri par de précoces souffrances^ furieux de voir la honte des autres rejaillir sur lui, et cédant à deux passions funestes»

L'envie et la colère, il suivit, pour arriver au but, un sentier bien différent de celui qu'il indique lui-même.

Chez lui, le sens moral, grâce à son éducation heurtée et vagabonde, à sa vie solitaire et privée d'affections de famille, n'avait pu se développer que d'une manière très-imparfaite. Au lieu de demander à la société une réparation, qu'elle offrît toujours à ceux qui ont des sentiments d'honneur et le courage du travail, il prit à la traiter en ennemie ; il se posait

Émile DE GIRARDIN. 29

vis-à-vis d'elle comme un démolisseur intrépide, ne songeant qu'à faire des ruines et voulant à tout prix reconquérir ce que le préjugé lui enlevait...

. M. de Girardin ne comprenait pas que la France et le monde entier ne fussent point OQmme lui dans Tindigation. . .

Il voulait déchirer Fune apr^ Tautre toutes les pages du Gode qui le demdam^ oaient à se taire S et surtout réfonaer cette vie-  
Ule et ^ndtcule institution du nm\* nage, qui sauvegarde les droits de l'héritier légitime contre les envahissements du bâtard, il mettait déjà, comme il a fait toujours depuis, son hiuneur à ia place de sâ raison.

1 Voir sa Voiitique umierseUCy livre VI

M ÉIIIILE DE GIRARDIN.

Dès à présent, nous pouvons dire, sans le flatter, que, dans tous ses écrits, il y a plus de bile que de talent.

Vers cette époque^ c'est-à-dire en 1824, il demeurait aux Champs-Elysées, non loin de la charmante villa qu'il habite aujourd'hui. Tous les matins, il se dirigeait vers le Palais^Royal, et entrait sous la galerie de Bois, au cabinet de lecture de madame Désauge, pour , parcourir les gazettes. '

Là se trouvaient Henri de Latouche, Âl^ds Dumesnil, Alphonse Rabbe, Lautoiir- Mézeray, Eugène de Monglave et Maurice Alhoy.

Ces messieurs parlaient de leurs ouvrages avec un certain orgueil.

En les écoutant, le jeune homme con-

Diyilizeo by GoOgle

ÉMĪLE DĚ GIRÀRDIN. SI

cut pour la première fois l'idée d'écrire.

Il essaya de se lier avec eux, y parvint sans peine, et leur apporta, un beau jour, deux ou trois cents feuillets, chargés de pattes de mouches, sur lesquels il les pria de vouloir bien lui donner leur avis.

C'était le manuscrit à Emile.

Alphonse Babbe, exclusivement en admiration devant ses propres œuvres, lut trois ou quatre de ces feuillets et s'écria :

a — J'en vois assez ! pas Tombre de style ! Allez apprendre à écrire, mon cher I »

Lautour-Mézeray, Dumesnil et Mon\* glave<sup>^</sup> moins rigoureux, étonnèrent le petit auteur râpé (c'est ainsi qu'ils le nommaient) des encouragements et des conseils. Latouche et Maurice Alhoy firent mieux, ils cor\*

53 ÉMILE DE GIRARDIN.

figèrent l'ouvrage et le rendirent à peu près digne de l'impression»

Toutefois, malgré leur bonne volonté ils ne réussirent pas à trouver un éditeur au livre qu'ils palmarisaient.

Emile, choisissant pour titre son propre nom, venait, comme on se l'imaginait bien, d'écrire son histoire, mais en l'entremêlant de fictifs Urès-adroites et très-capables d'émouvoir le cœur paternel.

Ne pouvant envoyer l'œuvre imprimée, il porta lui-même, avec une lettre plus machiavélique que sentimentale, un double

du manuscrit à Thotel de son père.

L'almanach de la cour, moins discret que le soldat d'Egypte, lui avait donné cette précieuse adresse.

Diyiiiizeo by Google

EMILE DE GIRARDIN« n

Il ne reçut pas de réponse directe; mais ce fut évidemment à la recommanda\* tion du général qu'il obtint, huit jours après, une place dans les bureaux de la maison du roi, au cabinet de H. le vicomte de Senones, secrétaire des commandements de Sa Majesté Louis XVIII.

C'était^ comme on dit vulgairement^ mettre le pied à l'échelle.

Le petit auteur râpé de la galerie de Bois devenait un personnage et se croyait déjà ministre. Il habillait avec la dernière élégance, hantait quelques cercles aristocratiques et s'y faisait remarquer par cet ^aplomb du paradoxe qu'il a porté, de nos jours, au degré le plus éminent.

Comme les bureaux ne lui donnaient que fort peu d^ besoin, il conliait^ d e-

U ÉMILE DË GIRÂRDIN.

crke, en attendant que les libraires voulussent bien imprimer ses œuvres.

. Il fit un livre intitulé Au Hasard^— "Fragments sans suite d'une histoire sans fin\ ,

C'est une longue diatribe, où l'esprit lui fait défaut d'un bout à l'autre, et où Ton ne rencontre que des divagations incohérentes sur lui-même^ sur sa chanibre, sur les femmes^ sur la lune et sur l'amour.

Depuis sa prospérité bureaucratique, il ne retournait plus chez madame Désauge.

Latouche et Udaucice. Alhpy ne corrigèrent point ce second ouvrage.

On j trouve des phrases dans le gem e

de celle-ci : \*

à Gelinivrage ei celui q«i a penriHre ÉMe ne furent publiés que de 1837 à 1838.

fiillLÈ DE GIRAH DIN. S5

€ Jfe cheminai, le nez au vent, cherchant un gitCi attendu qu'il n'y a pas de philosoplûe qui Uenne contre une nuit de janvier qu\*un passe i

la belle étoile et de patience de propriétaire qui dure contre un locataire qui ne paye pas son terme, quand mes yeux, etc\* ^ . »

Tout le reste est du même style. Ce livre Àu Hasahd est eattè-raieat écrit dans le sens du titre.

Plus Emile voyait le monde, plus il sentait se développer ses instincts ambi- UwXf plus Tenvie lui rongait le cœur«

« JeanrJacques Rousseau, dit-il, a écrit des volumes pour parler du gouffre de misère où l'avait plongé la célébrité... Eh bien moi, je la eherdie'ls

Plus loin il s'écrie :

1 Pages 1 et 2 lie la préface. — Édition Poatbiea, t Même volume, page ^

€ Hors les gens de manvatse foi, il n'y a dans

le inonde moral que deux classes distinctes, les ingrats et les envieax. Je snis wmêux! Il n'est

pas un succès que je nej^^louze, une jolie iemme que je ne convoite; les richesses me tentent, les honneurs encore plus; je désire tout, depuis la santé du vigoureux colporteur jusqu'au crédit du député qai a accaparé toutes les places^ jusqu'à la conscience du fournisseur enrichi, jusqu'aux parchemins de ^émigré^ »

Ceci est de la franchise de premier ordre. Notre tâche devient facile, quand, pour faire leur portrait, les gens nous fournissent aussi généreusement les couleui^.

Le commis de la maison du roi prit un jour une voitiure, par une boue aïïï euse, tout exprès parce qu'il voulait connaître le plaisir de voir le piéton éclaboussé, sans craindre de l'être lui-même ^.

t Idem, page 4 et page 16.

1 Page 5.

ÊMILE DE GIRARDIN. 57

Or, puisque nous y sommes, autant juger, dès à présent, M. de Girardin au point de vue liltéraire,

Êmile est son œuvre la plus importante.

C'est écrit suffisamment, grâce à la collaboration anonyme et bienvenue de ses amis du cabinet de lecture.

Au Hasard est une médiocre amplification de collège, éme mie du style et de la grammaire.

Outre ces deux ouvrages et sans oublier un petit volume de madrigaux et de bouquets à Gbloris, qui lui donnent avec le citoyen Robespierre une touchante analogie, M. de Girardin a publié nombre de brochures politiques et une quantité inouïe

ici elle que nous avons déjà citée, les principes

paies à Oiii ; Bon Sens U bonne Foi Journal d'w

Sft ÉliLB DE GIBAHÛin.

d'artu le de Jauroaux, où il exploite le genre €a\$S6'Êu d'une façon merveilleuse.

Il danse, sans le moindre lancier sur la corde raide du journalisme» et prend, comme Arlequin, tous les costumes et tous les masques.

Nous l'avons y à tour à tour légitimiste, orléaniste» républicain et bonapartiste. Aujourd'hui nous le retrouvons républicain socialiste.

Le saut de carpe est dans sa nature.

Il dit que « le principe est fait pour l'homme, et non l'homme pour le principe » y ce qui donne la clef de toutes ses variations et de toutes ses métamorphoses

WmaUste au secret, ^ QuêteUm admmisfratites ei

inancières, — Le DroU au, ifa^aU, — Les (j^aè^ua^\*

Si Fou m croit M. de Girardiu, il a, pour le moins, une idée par jour.

Mais ces liiles du même père ne sont pas soeurs, on les Yoil perpciueUeinent se battre entre elles»

Vingt fois Fauteur d! Emile a voulu ré\* former la société de fond en comble, et cela par vingt systèmes contradictoires :

singulier mo^^en de gagner la confiance publique l

Il n'a point de style^ il n'a qu'une ma\*lûère; manière assez vive, du reste, et assez entraînante pour donner aux meilleurs efipntâ un instant d'hésitation.

Tout le monde se rappelle fameux article CONFUNGBiGoiii-Fuwfi! publié dans k Prem à coups de tam-tam, pendant la première épouvanta causée pac la révolu-

40 ÉMILE DE 61RARDIN.

lio de Février/Rassuré, comme beaucoup (l^auLies, par cet article, nous avons pris tout simplement, ce jour-là, M. de Girardin pour un grand homme, el nous lui avons écrit une lettre de lélicitatiou et d'éloge.

En voyant plus tard ses volte-faces, nous avons beaucoup ri de notre naïveté.

M. de Girardin, lorsqu'il exécute ses tours, ne remarque malheureusement pas qu'un saut détruit lautre. Tous ceux dout, en politique, il a surpris la bonne foi ne lui pardonnent pas ; il

trouve autant d'en\* nemis qu'il a fait de dupes, et qui n'a pas été dupe de M. de Girardin?

Revenons à sa biographie.

Au moment où son titre de conuuis au ministère de la maison du roi excitait le

ÉMILE DE GIRAARDIN. 41

plus ses rêves ambitieux^ il fut réveillé brusquement par la destitution de M. le vicomte de Senoues. Ou donna clairement à entendre au protégé qu'il devait^ le protecteur parti, se démettre de son emploi.

Voilà donc Emile retombé tout à coup au bas de Téchelle ; mais il a rêvé la fortune, et la fortune, il le jure, ne lui échappera pas.

L'heure de sa majorité sonne.

U court chez le notaire qui a ses piastres d'Espagne, les lui réclame, signe une quittance, et sollicite chez M. GeofUuy, agent de change, une place obscure et peu lucrative : il voulait étudier la Bourse, connaître tous les détours de cette maison de jeu légale, y calculer les chances de

gain, se préserver des chance de perte et

43 ÉMILE DE GIRAARDIN.

multiplier, s'il était possible^ des modestes capitaux. \*

Quand il se crut assez fort, il joua dixhuit mille francs à la hausse.

Ce fut la baisse qui arriva. '

Ruiné presque entièrement en un jour, il tomba dans le désespoir.

Ses ennemis ont prétendu qu'il s'était présenté chez son père, un pistolet dans chaque main, et qu'il lui avait dit :

c — Monsieur, il me faut un nom ! Si vous ne me le donnez pas, je vous brûle la cervelle, et je me la brûle ensuite !

Le fait est probablement calomnieux.

Si Ton en croit ce qu'il raconte lui-même, Émile se contenta d'écrire une seconde lettre au général, faisant appel à sa conscience, essayant de le fléchir et de

le décider à ne plus le laisser dans Vaban\* don.

Il reçut cette froide réponse :

a Monsieur, l'erreur dans laquelle vous êtes, ou plutôt dans laquelle on vous a jeté, peut seule expliquer la hâte que vous venez de m'écrire; aussi je m'empresse de vous désabuser, dans l'espérance que vous recouvrierez votre caractère et votre énergie. Vous avez eu raison de penser que l'indécision ne serait pas possible dans une semblable situation, même quand elle serait accompagnée du doute»

Repoussé avec perte, le jeune homme voulut alors s'engager, présumant que, dans l'état militaire, sa triste position de bâtard ferait, moins qu'ailleurs, obstacle à sa fortune.

Il s'adressa au prince de Léon, colonel d'un régiment de hussards.

Le prince le fit à Tinstaut même visiter

44 ÉMILÉ DE Gi^ARDIXI.

par ses chirurgie ; mais ceux-ci refusèrent Émile, comme ayant une complexion" beaucoup trop délicate pour le service.

On ne peut justifier dans la vie d'un homme aucun des actes qui sont marqués d'un sceau de réprobation ; mais oa doit dire^ en tout honneur et en toute loyauté, qu'il fallait à celui dont nous esquissons rhistoire one /bree surhumaine pour ter dans les sentiers permis.

A cette époque dut avoir lieu la tenta\*\* tive de suicide qu'on a pu lire dans ÊmUe ^

Sauvé de la mort par une sorte de miracle, le jeune honune se reprocha sa faiblesse. Il se redressa pliis haineux^ plus in-

i Pages 112 et 115.

ÉMILE DE GiftABDin. 4\$

trépide, décidé à recommencer la lutte et à conquérir, en dépit de tous les obstacles, fortune et renommée.

Il prit hautement et publiquement le nom à'Émile de Girardin.

Les lois étaient contre lui ; mais ceux à qui appartenait ce nom redoutèrent le scandale et n'eurent pas recoiu\*s aux lois pour arrêter l'usurpation.

Girardin resta maître de sa conquête.

Dès ce jour, comme s'il eût trouvé la baguette magique et le secret des prodiges, tous les obstacles s'aplanissent devant lui.

Trois libraires se disputent le manus\* cril de son premier livre.  
Pontbieu Tem-

porte sur ses concurrents, imprime Tonvrage et Tenvoieaux  
journaux, qui proclament avec éloge le nom de Tauteur.

M -ÉHILE DB GltARDIN.

Émile, sachant qa'il ne fiiiit jamais laisser refroidir un suceld,  
lorsqu'on veut qu'il frucilfie, demahile et obtient une audience de  
M. de Martignac, alors ministre. Il lui nomme son père, el argue  
de celle déclaration comme d'un titre à la bienveillance du  
pouvoir.

La démarche est audacieuse, elle réus-

[}ne [AtkcedHnspectmtr des Beaux- Arts, sorte de sinécure,  
qui ne demandait ni assiduité ni travail, se trouve vacante ; on la  
propose à Girardin, qui TaccepLe, et, le soii\* même, on signe sa  
nomination.

Le premier soin du nouvel inspecteur ' fut de s'iafoinier :

i\* S'il y avait, au ministère, un bureau affecté à l'emploi ;

ÉMILË DË GIKAHJOàM. 47

2^ S'il trouverait là des lettres à lètes jni primées et un timbre  
spécial.

Oq lui répondit affirnialivement.

— C'est bien^ pensa\*t\*il^ ma fortune est f»te !

U courut chez Maurice Alhoy, qu'il n'avait pas vu depuis fort  
longtemps, et lui cria, du plus loin qu il Taperçut :

— Félicitez-moi, mon cher, je suis inspecteur des Beaux\*-Arts !

— Tant mieux, je vous en fais mon compliment» répondit Fauteur de la Corbeille de mariage \

— Autrefois, chez madame Désauge, reprit Emile, vous m'avez dit, ce me semble, que vous désiriez faire uu journal avec M. Lautour-Mézeray.

i Vaudeville qui se jouait alors aux Variétés.

M ÉMILË DE GLIiARDIN.

— Heu ! c est possible ; mais nous manquons d'argent.

— Bon I voilà justement où est le mérite de mon idée : nous allons faire un journal sans argent.

— Il parait que vous êtes fort^ mon cher ! dit Maurice Alhoy.

— Plus fort que vous ne pensez, ré\* pondit Emile avec assurance.

— Et comment payerez-vous les rédacteurs?

— Nous n'aurons point de rédacteurs.

— Ah!

— C'est inutile. Nous prendrons tous les articles littéraires qui paraissent de droite et débauche, et nous les réunirons, chaque semaine, dans un seul cadre. Ce sera notre journal.

ÉHILE DE GIBARDIN. |o

— Diable! iit Maurice Alhoy, je conviens que ridée u'est pas mauvaise. Pourtant, si les abonnés n'ailaienl pas venir ?

— ils viendront ! Louez un entre-sol modeste \ achetez une table, une chaise et une paire de ciseaux ; nous n'avons pas l>esoin d'autres frais d'installation, je me charge du reste.

— Mais le titre du journal ?

— C'est juste, il iaut un titre.

— Je propose la Semaine liltéraire, dit Maurice, ou bien la Rmhe.... A moins que vous ne piéiériez ĩ Abeille.

— Non, dit Emile, rien de tout c^la.

Il faut avoir le courage de ses actes :

nous appellerons notre journal le Yol^ur.

— Bravo ! mon cher, bravo ! s'écria

{iliuirice Alhoy, vous avez du génie.

M ÉMILE DE 61RARDIN.

C'était du gcnie, soit, mais du génie malhounéle.

M. de Giraidiii n'avait aucun droit de raettre ainsi les gens de lettres en coupe réglée. S'il battait monnaie avec leurs romans, leurs feuilletons, leurs nouvelles ou leurs articles, la simple probité voulait qu'il leur donnât une modeste part dans les bénéfices énormes qu'il allait réaliser\*.

\* En quittant Maurice Alhoy, M. de Girardin se rendit chez un lithographe et commanda trois ou quatre niiUe prospec-

ft dette aadaeieiise exploitaUoDf qai n'avait jamais été prévue, et que la loi ne pouvait attelDdre de sitôt» donna naissance, quelques années plus tard, à ia Société des gens de lellres. Il fal-lut que tous les écrivains se réunissent pour se défendre en masse contre le vol organisé. Noaa ferons bientôt Tbistoire de cette asso\* dation en écrivant ia biographie do M. Louis Desnoyers, sou foudaleur.

ÉMiLfi DE GIRAADIN. 51

. tus, qu'il fit porter dans sou bureau criu\* specteur général des beaux-arts.

là, prenanl un annuaire et cboisissaut ses adresses, il écrivit :

f HOfiSIEUR LE MAIRE OU MONSIEUR LIS

CURE, un nouveau journal se fonde, et ce journal a pour but de propager dans nos provinces les chefs-d'œuvre de lalitréaluro moderne ; je verrai avec plaisir que vous donniez votre appui à celte entreprise, etc.

a Inspecteur des Beaux-Arls. d

Chaque circulaire contenait un ou plusieurs prospectus.

Nous avons eu jadis entre les mains une de ces lettres. Si nous ne la reproduisons

93 ÉMILB DE 61RARD1N.

pas textuellement, da moins sommesHious 5Ûr d'en donner le sens exact.

M. de Girardin scella de son timbre

spécial, et mit à la poste.

An bout d'un mois le Voleur avait dix . mille abonnés. Le nombre alla loujonrs croissant; mais les écrivains dépouillés ne lardèrent pas à jeler les hauts cris. Émile, à celle époque, eut un duel dont la cause est restée iiccrlainci cepeiidaaiiL il y a lieu de croire qu'un des sommes de lettres victimes du nouveau journal jeta sa plume cl prit l'épée pour attaquer le Voleur.

Girardin fut blessé à Tépaule.

Pi cccdemment, en 1 825, il avait eu déjà un duel au pistolet, dont le motif resie oralement dans Tonibre, à moins que le récit iV Émile ne soit véritable ; mais il est

presque impossible, dans ce livre, de distinguer la ficlion de la réalité.

Si purlaut les faits soat exacts, on doit dire que M. de Girardiu eut, dans cette première aûaire, une conduite entièrement digne d'éloge. Il adressa sur le terrain de nobles et courageuses excuses à Thommc qu il avait offensé sans le connaître.

Cet homme était son irère \

La blessure qu'Emile reçut dans le se\* cond duel n avait aucune gravité. Huit jours après, il était guéri et renonçait à la direction du Voleui\ sauvegardant, comme de juste, ses intérêts dans Fentreprise.

M. de Girardiu cherche toujours à se mettre à l'abri du scandale, exs^epté qu iiiiid le scandale yea^ lui \$lte; p^oiiiubi^\* . l ^

s» ÉUILE DE GIRAIIdliS.

A la cour de Charles X, madame la duchesse de Berri encourageait cette opposition sourde contre laquelle se heurte les rois au sein de leur propre palais. M.

de Girardin fit parler à la princesse, qui lui promit son appui direct dans la publication d'une feuille nouvelle.

Deux jours après, parut le premier numéro de \nMode.

Ce journal, établi, comme rédaction, sur des bases irréprochables, eut un succès prodigieux. Il enleva beaucoup d'abonnés à la Revue ^ Paris. Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas, débutterent dans la Mode.

La dach?^ de âdrri n'hésitait pas à iWtre tin\* 'Àe ses' ijieds\*iiiiis«ons sur le terrain du libéralisme; ma» elie réfléchit

ÉMILE DE GIRARDNi. 85

avant d'y hasarder les deux. Voyant que le rédacteur en chef du nouveau journal la conduisait beaucoup trop loin^ elle recula.

M. de Girardin perdit le patronage de Son Âltesse Royale, et gagna trois mille abonnés de plus.

Chaque jour, l'opposition menaçait davantage le pouvoir. On entendait gronder la tempête ; elle ne tarda pas à éclater.

Tout changea brusquement à partir de 1850. L'horizon n'était plus le même.

Or M. de Girardin est de première force sur rétude des horizons. I\`e craignez pas qu'il prenne un feu follet pour une étoile, ou qu'un soleil se lève sans qu'il en devine Taureau'.

Le 7 février 1818, il donna sa démission à la Chambre des députés pour se tenir prêt à saluer le nouveau pouvoir.

Il pressentait le premier avantage de la bourgeoisie et le règne des égoïstes

En conséquence il réalisa les bénéfices de ses entreprises. On lui acheta sa part de propriété dans le Voleur et la Mode fut vendue aux enchères\*

Dans un gouvernement démocratique, tout doit marcher de front avec le gouvernement. M. de Girardin calcula et prit toutes ses mesures, posa tous ses pièges et se proclama l'inventeur de la presse à bon marché\*

C'était un moyen de donner au journalisme une importance énorme et de le mettre à la portée des bourses les plus médiocres.

Du ministre habile, Gaspar Périer, sentit le piège ; il n'adopta pour le Mo-

ÉMILE DE GIRARDIN\* fin

l'auteur aucune des conclusions du mémo et laissa dans son Gabinet par M. de Girardin.

— Pauvre homme se dit Emile, pensant que le ministre manquait de jugement ou de clairvoyance.

Enfin de lui dessiller les yeux, il commença l'application sur une petite échelle et fonda le Journal de connaissances utiles, à quatre francs par an. Six mois après, il présentait au ministère un registre contenant les noms de 120,000 abonnés.

— C'est à merveille, monsieur de Girardin, lui dit Casimir Périer d'un ton ^o-

1 Substidiairement il créa le Journal d'InêtiMem

primaires à trente sous par an, puis un Atlas à un sou la carie»  
puis le Panihéon liUéraire, vaste entreprise

de librairie éeenomlfae.

S« ËUILE DE GIRÂRDIN.

guenard ; mais la politique n'est pas une connaissance tUiley  
et le peuple s'en passera, si vous le voulez bien !

Emile était battu.

Pour se consoler, il devint amoureux.

Toute la presse parisienne était alors aux genoux d'une femme  
adorable, dont le talent, s'il est possible, surpasse encore la beauté.  
Comme Sapbo et Magdeleine de Scudéri, mademoiselle^ Delphine  
Gay a reçu le glorieux surnom de dixième muse.

Girardin fut assez heureux pour lui plaire, et Delphine consentit à être sa femme.

Ce mariage, toutefois, ne se conclut pas aisément.

Lorsqu'on se marie, il faut un acte de naissance, et notre héros  
n'était pus d'hu«

meur à lâcher le nom de Girardin pour reprendre celui de  
Dela7nothe.

Six ou huit témoins vinrent déclarer qu'ils avaient connu, de  
1822 à 1823, le sieur Emile de Girardin, comme attaché au secré-

tariat de la maison du roi, et qu'il semblait alors âgé d'environ dix-huit ans.

Là-dessus on dressa l'acte de notoriété dont nous avons parlé plus haut, et le mariage se fit.

Madame de Girardin parut un instant devoir écarter son mari de la voie dangereuse où il se précipitait, et où il enlraînait son siècle. Le mercantilisme et l'exploitation répugnaient à cette ame délicate.

Elle tourna l'esprit d'Emile vers des idées plus morales et plus sages. Nous le voyons, de 1832 à 1851, établir une propagande

de **ÉMILE DE GIRARDIN**.

active en faveur des caisses d'épargne\*

Nombre de conseils municipaux reconstitués par ses lumières.

Afin de leur ouvrir du cœur à J 'œuvre, il envoyait lui-même, à ses frais, tous les registres et tous les livrets nécessaires à rétablissement de chaque caisse nouvelle.

On lui doit aussi la création de l'institut agricole de Coëtbo^ destiné à recevoir cent élèves pauvres, qui s'y trouvaient logés, nourris et entretenus, tout en s'y instruisant dans la science de l'agriculture.

Pour arriver à ce magnifique résultat, M. de Girardin n'eut qu'un simple appel à faire à ses abonnés des Connaissances utiles : aucun d'eux ne refusa la cotisation annuelle d'un franc, qu'il leur proposa,

**ÉMILE DE GIRARDIN** iI«. 61

dans le seul but de mener son projet à bonne fin\*

Tout ceci était encore de l'industrialisme; mais, lorsqu'il s'agissait de cette façon la morale la plus sévère n'a rien à y voir\*

Malheureusement M. de Girardin prêta de nouveau Torelli au démon remuant et ambitieux qui lui conseillait d'employer pour lui-même des procédés si fertiles. Sa fortune grandissait mais il voulait être millionnaire, sachant que, sous le règne du roi citoyen, la meilleure de toutes les prépondérances était celle d'un sac d'or.

Il avait là-dessus des idées bien arrêtées et qui rameutent à la publication de ses givres.

< La gloire, dit-il, n'est plus qu'un mol creux;

es ÉMILÉ DE GIRARDIN

il ne sonne pas Targent. La République et Napoléon ont usé l'enthousiasme; la fortune est la religion du jour, régime Tesprit du siècle. Pour surgir de l'obscurité il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-la jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles. Quand vous l'aurez trouvée, on viendra vous la disputer peut-être, vous Teuler; mais, si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter, et, quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir. A votre tour, vous serez avare,

égoïste; vous achèterez des tréteaux vous aurez un habit gilet. Vous refuserez les secours qu'on vous demandera, parce que ce n'est pas en soulageant les besoins de quelques individus qu'on acquiert la popularité, mais en excitant les passions

des masses, et, pour vous élever audessus de la ibule, vous lui sourirez avec dédain, vous lui parlerez d'égalité avec le mépris de l'or« gueil ^ . 2>

Ce sont toigoïu s les mêmes coulem s .

i ÈmiU^ page 139 et suivantes.

EMILE DE GIRAEDIM. 68

on oe dira pas que nous les plaçons de uos propres mains sur la paielte.

Eu septembre 1855, M. de Gûardiu fonda le Musée des familles.

Pour mieux allécher les actionnaires et donner à Tabonuemenl une impulsion plus vive, il inventa ces affiches monstres qpïi, depuis vingt ans, aflOigent les murs de la capitale, et les rendent complices de toutes les bourdes, de toutes les Houeries, de tous les charlatanismes K

A la iïn de 1854, il publia YAlmanach de France^ qui fut tiré à douze cent mille exemplaires et qui lui rapporta des bënë\* lices considérables.

11 devint éligible ; les électeurs de fiour-

1 Les amis <le M. de GiranUn le surnommaient enxmènes VHmm'Afficke et V Homme- Annonce.

U ÉMiLË DE GIKÂRDIN.

ganeuf l'envoyèrent poui^ la première fins à la Chambre,

L'année suivante , il eut son troisième duel.

Voici à quelle occasion :

Dix mille francs venaient d'être accordés, à titre d'encouragement, à l'Institut agricole de Coëtbo. M. Degouve Delilicquesy chef du bureau démocratique de correspondance avec les journaux de province, leur envoya une petite note assez perdue, où Ton insinuait que M. de Girardin venait de se vendre au ministère.

Une rétractation est demandée. M. Do\* gouve de Nuncques la refuse, et le combat devient inévitable.

Les adversaires sont placés en face l'un de l'autre. Degouve lire, m'importe. son

ÉMILÉ DE GIRARDIN. 09

homme y et Girardin ne riposte pas } il décharge son pistolet en l'air.

« — Point de générosité ! s'écrie le correspondant démocrate. Vous n'avez pas le droit de m'humilier de la sorte\* Kecommeu-Qons^ et tirez le premier ! »

Mais il proteste en vain ses témoins répliquent.

Le soir même, à la porte de la Chambre des députés, Degouve fait remettre un Second cartel à M. de Girardin. G6lij|i-ci , ayant essuyé le feu de son adversaire, pouvait y sans faillir à Tbonneur, ne pas tenir compte de cette provocation.

U déchira la lettre et n'y voulut point répondre.

À dater de ce moment ^ il eut un en«-

66 ÉMILÉ DE GIRARDIN\*

nemi de plus» un ennemi féroce, acharné, qui partout et sans cesse le déchira dans les journaux et lui enfonça ses ongles dans la chair vive.

Nous arrivons à la fondation de la Presse<sup>^</sup> dont le numéro-spécimen parut le 1<sup>^</sup> juillet 1836.

Sur le chemin glissant de l'ambition, M. de Girardin trouvait trop d'embûches et trop d'obstacles pour ne pas chercher un appui sûr et des moyens sérieux de défense. Il crut les trouver dans le nouveau journal, et bien certainement il aurait atteint son but, si l'esprit de spéculation obstinée qui le possède ne l'eût conduit au-delà des bornes.

Il forma tout simplement le projet d'enlever d'un seul coup toute la presse parisienne.

ÉKILE DB 61RARDIN. 07

ridicule et de rester seul debout sur cette vaste tombe\*

L'argent abondait dans ses coffres; il pouvait expérimenter en grand le système dont Casimir Périer n'avait pas voulu reconnaître les avantages. Annonçant à moitié prix un journal quotidien d'une dimension supérieure à celle des autres journaux et donnant plus de matière, il enlevait aux feuilles rivales tous leurs abonnements et arrachait de la main de ses ennemis toutes leurs armes, devenait le roi de la publicité, dictait des ordres au pouvoir et se faisait donner ce portefeuille, objet de sa convoitise, qui, semblable au pommier de Tantale, se relève toujours quand il va l'atteindre.

Peu importait à M. de Girardin de lui

n fIMLÈ DÈ OiRAROiM.

ner des industries plus faibles» âucqii des jouroaux qui existaient alors ne pouvait soutenir la concurrence. Il s'imagina qu'ils allaient tranquillement laisser préparer leur convoi mortuaire\*

L'entreprise devenait burlesque^ à force d'être hardie.

Au premier signe d'hostilité, toute la presse fit feu contre Tennemi commun.

Cette décharge unanime^ loin d'abattre M. de Girardin, ne fit qu'allumer davantage sa fougue belliqueuse; mais bientôt on lui laissa de ces traits empoisonnés qui frappent un homme et ne lui laissent aucun espoir de guérir la blessure.

Le journal le Bon Sens décocha la première Aèche.

€ A cette époque de hasard, de jeu, d'agiotage

et par là dit c'est la feuille, où la société est un comptoir faisant l'escompte de toutes les passions humaines, il s'est formé une agglomération d'une multitude de jeunes hommes pour l'exploitation des tendances matérielles du siècle. Ils ont trente ans à peine, et leurs contemporains ne savent rien de bien précis sur leur naissance et sur leur première jeunesse : deux problèmes qu'ils ont surgi tout à coup, mais comment? Autre problème !

car ils n'avaient rien de ce qui attire la considération ou l'admiration de la foule; il en était même ceux qui n'avaient ni nom, ni famille, ni talent, et la fortune, en passant devant leur porte, y avait à peine laissé une besace. Ils ont fait de l'industrie, de l'art, de la littérature, en mettant au jeu les talents et les capitaux de ces autres, qu'ils groupaient, à force d'audace, autour d'une idée, dont, à son de

trompe, ils prônaient partout les incalculables prodiges. Quand, «vec eettii idée, i)s avaient bieit joué à la faillite, et qu'ils en avaient retiré pour eux, à titre de directeurs, la vie élégante et cornmode de quelques mois, de quelques années, ils lançaient une autre idée à laquelle venaient se cramponner d'autrof tuient^ M d'autres càfU taux. »

70 ÉMiLE D£ GIRARDir^.

Il est difficile de voir une attaque plus directe et plus violente. L'offensé recourut aux tribunaux. C'était son droit, mais le National regarda cette résolution comme un acte de faiblesse et connue un déni de polémique. De plus, le rédacteur en chef de la feuille radicale crut voir une ofitense pour lui et pour ses collègues dans quelques insinuations de M. de Girardin.

Soldat plein de bravoure, Armand Garrel était toujours prêt à verser son sang pour la défense d'un principe.

« — Jusqu'à ce que la presse devienne entièrement libre, disait-il, elle restera sous la sauvegarde de Fépée; mon journal

fimILB ht GIRARDIN 7|

66 fera respecter corame un homme d honneur. D

Toutefois, avant de provoquer le rédacteur de la Presse, Armand Carrel entama des négociations.

Il alla lui-même, accompagné d'un ami, chez M. de Girardin.

Une note fut discutée et convenue.

Seulement Carrel exigeait que cette note fût publiée d'abord dans la Presse, et Girardin voulait qu'elle painit simultanément

dans la Presse et dans le National.

— Est-ce votre dernier mot? demanda Carrel.

— C'est mon dernier mot.

— Alors il faudra nous battre, monsieur,

— Volontiers. Une rencontre avec vous

72 ÉMIL C DE GIRARDIN«

sera jine bonne [or tune \* pour moi, répondit Giardin.

— Un duel est une triste nécessité toujours, et jamais une bonne fortune, mousieur, répondit Carrel en se levant, Çonime oflensé| je choisis le pistolet.

Nous consultons ici le National (le Tél>oque , et nous y trouvons un compte reijdu très-impartial des événements.

( [«'eicpIicsiiQlii directe qiû ^t^it ei) U^H efi^re M. Carrel et M. de Girarfin no laissait malheureusement rien à faire aux témoins de M. Carrel

pour arpener une ooneilieliép-

< Arrivé sur le terrain (au bois de Vincennes), H. Carrel s'avança vers M. de ûirardin, et lui dH :

« — Eli bien, monsieur, vous m'ave\$ paenacé d'une biographie? La chance des armes peut

i Mot odieux , qu'on lui a jeté souvent à la face comme un opprobre, et qu'il a dû garder comme un rmordSt

âMILË DE GiiiAUDiBi.

tourner contre moi. Cette biographie, vous la ferez alors, œoasieur ; mais, dans ma vie pnvée et dans ma me politique, si vous la faites loyalement, TOUS ne trouverez rien qui ne soit horrible, n'est-ce pas, moniteur ?

« — Oui, monsieur, répondit M. de Girardin.

Il avait été décidé par les témoins que les combattants seraient placés à quarante pas, et qu'ils pourraient faire dix pas chacun.

« M. Carrel franchit la distance d'un pas ferme et rapide. Parvenu à la limite, et levant son pistolet, il tira sur M. de Girardin, qui n'avait encore fait que trois pas environ en partant. La détonation des deux armes fut presque simultanée. Cependant M. Carrel avait tiré le premier.

M. de Girardin s'écria :

« — Je suis touché à la cuisse !

« — Et moi à l'aîne » dit M. Carrel, après avoir essuyé le feu de son adversaire.

« Il eut encore la force d'aller s'asseoir sur un tertre, au bord de Tallée. Ses témoins et son ami,

le docteur Marx, pleuraient et M. Carrel fondait en larmes.

« — Ne pleure pas, mon bon Persat, lui dit Carrel, voilà une balle qui vous acquitte »

Il était dans l'incertitude.

74 ÉMIL DE GIRARDIN.

c U faisait allusion au procès du National qui

devait avoir lieu le lendemain.

« On le porta à Saint-Handé, chez M. Peyra,

son ancien camarade à l'École militaire. En passant auprès de M. de Girardin, M. Carrel voulut s'arrêter :

a Souffrez-vous, monsieur de Girardin? lui demanda-t-il.

a — Je désire que vous ne souffriez pas plus que moi\*

< — Adieu monsieur ; je ne vous en veux pas!

s Garrel ne se faisait point illusion sur la gravité de sa blessure. Dès ce moment, il demanda qu'on le transportât directement au cimetière, au Point de repère ! point d'église » Telle fut sa recommandation brève et absolue ^.

le lendemain, Armand Garrel était mort.

Sa dernière heure eût été consolée par la religion ^ qu'il n'aurait, pour cela, rien

perdu aux yeux de Taveur. Il est fâcheux que République et Impiété soient aussi voisines l'une de l'autre. ^

On peut dire que la mort d'Armand Garrel fut un deuil public. « Tout Paris assistait à ses funérailles.

Nos lecteurs comprendront pourquoi nous avons ici laissé parler le National ^ de préférence à toute autre feuille d'alors : la narration du journal ennemi est honorable pour celui des deux adversaires qui a survécu.

M. de Girardin n'en resta pas moins en butte à la rancune publique. On maudit l'homme qui marchait à la renommée en laissant ainsi derrière lui des traces de sang.

Toujours aux aguets^ toujours infatigie

76 EMILE DË GiRARDIN.

bles, ses ennemis ne laissaient échapper

aucune occasion 4e lui faire ton]i)er des

rochers sur la tête.

Il se vengeait en leur jetant du fiel Ce fiit un tort. On craignit les éclat-

boussures, et Tisolement se fit autour de

lui.

Bientôt un procès scandaleux occupa la France entière\* Il s'agissait du Musée des familles. On accusait les trois gérants, Boutmy, Gieman et Girardin d'avoir créé des dividendes fictifs et de s\* être attribué la plus large part du fonds social. Un des actionnaires, M. Duterefare-Dana, se plai-»

gnant d'avoir été victime d'une escroquerie, réclama la vengeance des lois. Nos trois gérants furent acquittés, mais après avoir vu les avocats déchirer leur réputation.

qui resta, lambeau par lambeau^ à tous les angles du tribunal\*

Gleeman, l'un des trois^ Ait condamné, peu de temps après, à une peine infamante à propos de sa gestion criminelle dans les

mines de Saint-Bérain.

Le rédacteur de la Presse était complétement étranger à cette nouvelle affaire ; mais que d'attaques insultantes, que d'insinuations perfides, que d'aiguillons mortels furent lancés contre lui!

Vingt réputations pour une auraient succombé dans cette lutte.

On parla bientôt d'une autre histoire de

mines !, dont les actions, prônées par la

Presse , tombaient dans une défaveur subite.

16 fois, l'Union agissait des propriétaires de Bomogies

75 ÉMIL DE GIBARDIM.

Tous les financiers de nos jours qui, certes ont la prétention d'être honnêtes,

n'eussent pas agi différemment que M. de Girardin en pareille occurrence : ils auraient le mieux du monde, et sans le plus léger scrupule, vendu, quand elles étaient en hausse, des valeurs auxquelles ils prévoyaient que le discrédit s'attacherait d'un jour à l'autre.

On est de son siècle ou on n'en est pas.

M. de Girardin, comprenant que toutes ces criailleries et toutes ces haines retardaient son avènement au portefeuille, joua, pendant quelques années, le rôle de Sixte-Quint, sauf à jeter plus tard ses béquilles au nez de ses ennemis politiques.

et de Mazaras, achetées dans le département de la

Creuse par MM. de Girardin et Bouimjr,

ÉHILE DB 6IRARD1M. 79

II parut s occuper exclusivement de son journal \

. De temps à autre, il ne se réveillait de sa léthargie de commande que pour défendre la monarchie de Juillet contre les sourdes agressions du radicalisme ou de l'opposition de gauche.

Un malin, il imprima « que les attaques du Siècle contre le pouvoir n'avaient rien de surprenant, puisque cette feuille comp\*

te M. Guizot lui offrit alors un million de la Presse. Girardin refusa pour mieux rester maître de la rédaction. Il se contenta de faire donner par le ministre deux cent mille francs de subvention au Panthéon littéraire. Un honorable député, M. Isambert, - dénonça le fait à la tribune. (Moniteur du 10 juin 1857.) Après avoir vu la Presse lui briser au nez» pendant dix ans, les plus doux parfums de sa rédaction, M. Guizot eut tout à coup ce journal pour (rien). Le ministre fut obligé de traduire M. de Girardin devant la Chambre des pairs. Moniteur du 8 juin 1847.)

avait des régicides un nombre de six rédacteurs. D

Emile Pagès (Bergerot), fit porter à l'instant même un cartel à M. de Girardin, qui refusa de se battre et fut souffleté publiquement par son ennemi \

Les tribunaux seuls lavèrent Götter ou l'irage.

M. de Girardin continua de défendre le trône, la religion et la morale,

A coup sûr, on aurait berne le prophète assez malencontreux pour annoncer alors que cet illustre monarchiste deviendrait, un jour, partisan de la répubhque^

Un mot du feuilleton delà Presse.

i Dans une loge à TOpéra, sons les yeux de madame de Girardin»

ÉNILB DE GIRARDIN. M

Comme tous les hommes à utopies gouvernementales et qui chevauchent à nu sur ridée^ M» de^ Girardin professe un souverain mépris pour la littérature pure et simple, dégagée de tout élément politique.

Le roman se trouvant au goût du jour, il est obligé de lui abandonner le rez-dechaussée de son journal ; mais, afin de s'é\* pargner un embarras ou une étude sur des matières si peu dignes de lui, il se crée des fournisseurs attitrés, dont la réputation le met à couvert aux yeuiL du public.

— Eh ! s'écrie-t-il, quand on le blâme de cette injustice faite à la jeune Uttérature, peu m'importe ! je n'ai pas le temps de lire. Si Dumas et Eugène Sue écrivent ou font écrire des billevesées, le lecteur^

m âMILE DE GIRARDIN.

sur la foi du drapeau, pr^d cela pour des chefs-d'œuvre. L'estomac s'habitue à la cuisine qu'ou lui donne

Un jour» Anténor Joly> qui 6\*était fait courtier de romans, lui apporte les Confes^ dons de Marion Delorme, ouvrage en huit volumes, imprimé depuis deux ans et connu du public\*.

— Bon titre l s écrit Girar(]^n. Signes

cela DumaSj je reçois Tœuvre sans

la lire l

Voilà quelle est la probité littéraire de  
rhomme.

On comprend que nombre de jeunes auteurs, après s être bri-  
sé la tête contre ce

• Ce livre a été public par le journal VOrdre ifiiT M pnrAttre  
en librairie.

ÉMILE DE GiUÀl^PIN. U

mur d'airain du meicantilisme se soient décidés à passer sous  
les fourches caudiiies de la, signature d autrui.

Tout s'explique avec le teiups.

Nous serions presque disposé à fair^

ameiule honorable à MM. Auguste Maquet,

Fiorentiuo, Paul Mcarice, Ilippolyle Auger, et à tant d'autres  
que nous avons blâmés sévèrement jadis, pour avoir livré à une  
exploitation étrangère les enfants de leur intelligence. Ce com-  
merce des œuvres de Tesprit, qui dépouille le véritable auteur de  
sa gloire pour en revêtir un autre, est de l'invention de M. de  
Girardin.

Nous avons vu comment il se (ire d affaire au rez-de-chaussée  
de son journal moutons au premier étage.

C'est là qu'U r^ne eu despote. Il tian\*

M ÉNILE DE GIRARDIN.

che du petit Louis XIV et dit orgueilleusement : « La Presse, c'est moi ! » Jamais il ne laisse passer uu article politique un \* peu remarquable, s'il est signé d'un autre que lui.

Quelque temps après la révolution de Février, Alexandre Weil publia deux lettres, dont les abonnés ûrenl le plus grand éloge. Une troisième restait ; mais le journal refusa de Timprimer.

Le jeune publiciste court se plaindre.

Girardin lui répond :

— G est moi qui ai donné cet ordre.

— Ah! dit Alexandre Weil confondu.

— Que voulez-vous, mon cher, ajoute le rédacteur en chef de la Presse, vous avez du talent, et je veux qu'on ne lise que moi dans mou journal.

Toutes ces répmes sont faites de sangfroid, de Fair le plus naturel du monde, avec une conviction qui vous écrase.

Fâchez- vous, et M. de Girardia vous trouvera Irès-injuste.

L'obligation où il fut, dès 1 âge le plus tendre, de s'aimer lui\*inène, u ayail à aimer qui que ce soit^ le rend d'uae perso-Dualilé qui passera tôt ou tard en proverbe. Les calomnies dont il est victime ajoutent encore à son égoïsme et le renient chaque jour plus haineux.

Tous les hommes deviennent ses ennemis ; il ne croit ni à Tamilié, ni au désin\* !éressement, ni à la conscience.

U a perdu la sienne à la bataille.

À époque où T empereur actuel n'était  
encore que président de la RépubUque, il

Ift ÉMILÈ DE GIRARDIN.

offrit à M. de Giiardin la charge de préfet de police.

C'était son lot.

Mais noire héros a piis pour devise :

Aut César j aut nihil^. Nous craiguoas qu'il ne soit jamais César;

Émile de Girardin mort, il ne restera de lui que des extravagances poHtiques.

• Poussé, comme Ahasvérus, sur une route fatale, il y marchera jusqu'à la fia, sans repos comme sans espoir. Jamais son ambition ne sera satisfaite. Il a demandé vainement un portefeuille à la Monarchie; vainement il s'est humilié pour Toblenir de la République, et l'Empire n'est pas d'humeur à lui conHer ses destins.

t « Ou Cëiftr, ott rien. »

ÉHILB Dfi GIRARDIN. 87

Madame de Girardia partage les iliusious de son époux. Nous la trouvons en cela, fort excusable ; elle n a pu le détourner de sa voie> rien de plus simple qu'elle s'y engage avec lui. Cette nature tenace absorbe la sienne.

Elle a fini par le prendre pour un apôtre et par croire en lui comme on croit en Dieu.

Dans les plus mauvais jours de 1848, elle disait au général Lauriston et à plusieurs autres personnes qui étaient venues lui rendre visite :

— Tout va de mal en pis, la France court à sa perte ; il n'y a que celui de là-haut qui puisse nous sauver.

Chacun s'inclina, croyant qu'elle parlait de la Providence.

m ÉMILE DE GIRARDIN.

Elle parlait de son mari, qui travaillait dans une chambre au-dessus.

Une femme du mérite de madame de Girardin ne peut se tromper absolument sur la valeur d'un homme, même quand cet homme lui est uni par les nœuds de rhymen. Dans un autre siècle et dans des circonstances différentes, il est possible que les défauts d'Émile de Girardin fussent devenus des qualités supérieures. On peut avec quelque raison reprocher aux événements de n'avoir fait ce qu'il est.

Nous ne jugeons, du reste, que l'homme public, et nous nous arrêtons au seuil de l'homme privé.\*

Madame de Girardin pousse le dévouement conjugal jusqu'à l'héroïsme.

Quand on attaque Émile elle se métamorphose

en lionne. Sa plume devient un stylet, qu'elle enfonce au cœur de l'ennemi jusqu'à la garde.

Où n'a pas oublié sa pièce de vers contre Cavaignac.

Le jour où ce général lit arrêter M. de Girardin pour l'envoyer au secret, Delphin accourut et força la porte du dictateur, qui la vit entrer pâle, frémissante, Fœil allumé de toutes les flammes de la colère.

— Que veut dire ceci ? demanda-t-elle.

Sommes-nous sous le règne de la terreur?

— Non, madame, répondit Cavaignac nous sommes sous le règne du sabre.

— C'est bien cela, monsieur l'attachei

«rO ÉMÎLE DE GIBARDIN.

il a votre sabre une ficelle, et vous aurez la guillotine

Le cercle de madame de Girardin est très-iré(ueaté. Presque toujours on y trouve le baron de Rothschild et la princesse Mathilde, au milieu d'une foule nombreuse d'autres habitués. Les uns causent, les autres font de la musique. C'est là que Pierre Dupont a chanté ses Bœufs pour la première fois.

L'auteur des Mousquetaires, lorsqu'il n'est pas à Bruxelles, entre le premier au salon pour en sortir le dernier. Il a des allures flamboyantes et une brochette où sont pendus tous les ordres de la terre\*

Sa conversation fait le bruit d'un ouragan\*

Théophile Gautier ne dit rien ; il écoute

ÉMÎLE DE GIRARDIN. «i

OU hñbe de temps à autre quelques-uns de ces mots éra-  
tiques. dout la dixième muse est àassez friande.

Quand Dumas a fini de parler, Hérj parle à àon tour et entame  
seà curieux et pétillants récits. Un soir, il prouva catégcH rique-  
ment et sans réplique possible que M. de Lamartine avait fait la  
révolution de Février pour une paire ée bottes.

Girardin se montre rarement à ces réu\* nion^. S'il 7 paraît  
quelques minutes^ ot le voit se cacher dans un coin comme un  
enfant boudeur. Il a pour Tesprit de con«

versation lfe même dédain que pour la lit-  
térature.

Sa mine est aujourd'hui presque flinèbre.

Ou remarque sur son visage la trace dfe

n ÈHILB DE GIRARDIN.

tous les affronts que les républicains lui ont fait subir.

Àu comité démocratique et social qui se tenait à Thôtel Ledru-  
Rollin^ les mem« Li es du bureau le laissèrent un jour attendre  
deux heures dans une antichambre^ san\*\* lumière et sans feu.  
Girardin dévora cette huimliaLion, se promettant une éclatante  
revanche une fois qu il serait mlroduit.

Le moment arrive , on Im ouvre le sanctuaire.

Il s'élance à la tribune, croyant exciter une de ces discussions  
vives où son esprit d'à-propos et son talent de riposte triomphent  
toujours.

(c Citoyens! s'écrie-t-il, interrogez-moi.

Je suis prêt à répondre ! »

ÉHILE DE GIRARDIN. 95

La salle contenait environ trois cents personnages, qui tous restèrent mornes et silencieux.

Girardin sentit une sueur froide inonder ses tempes. Il regarda le président; ce dernier fit un signe pour qu'on passât à l'orateur un petit carré de papier sur lequel se trouvait écrite une seule question.

Le candidat se crut sauvé

Pendant un quart d'heure, il pérorait d'une façon passablement éloquente, malgré son détestable organe, et termina par ces mots :

« Êtes-Vous satisfaits de mes explications, citoyens? »

Nulle réponse. Pas un geste d'approbation ni d'improbation. Il put se croire dans une assemblée de sourds et muets.

91 ÉHILE DE GIRARDIN.

On lui fit passer un second petit papier.

Girardin parla pendant un autre quart d'heure : même silence et nouvelle question écrite. C'était à en devenir fou. Le malheureux orateur s'agitait dans le vide et cherchait à mettre le feu à des morceaux de glace. Une multitude de petits papiers railleurs tourbillonnaient devant

Tout à tour on lui en passa quarante ou cinquante.

U sortit, la tête perdue, Voâl hagard, le front ruisselant, poursuivi par des fantôme»

et des petits papiers.

H. de Girardin n'a pas de tact, il Fa prouvé dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres. Recevant un pareO ne-

^ pv ua« Mrtiue

iMILB DE GIAARDIM. U

violente et bri&er énergiquement cette coupe de Tafficont qa'on lui donnait à boire.

Ce défaut de tact provient de son ambi\* tian effrénée, qui lui met continuellement un bandeau sur les yeux et le pousse aux abîmes.

Était-ce à lui, nous le demandons, d'aller prononcer un discours sur la tombe d'Armand CarreH II s'est tiré de ce pas difficile avec bonbeiu\*, nous dira-t«-on.

Soit. Une telle démarche n en choquait pas moins toutes les convenances. Le sang versé crie toujours, et c'est à la surprise causée par son appaiition imprévue que M. de Girardin doit de n avoir pas été immolé sur la tombe de sa victime.

Repoussé par les républicains, il leur

96 EMILE D£ GIRARDIM.

touraa brusquement le dos, le jour où il vit la possibilité d uue vengeance et une autre perspective à son ambition.

Mais^ comme cet obstiné portefeuille ne lui arrivait pas encore, il fit une nouvelle pirouette et retomba sur ses pieds, républicain socialiste comme devant.

lorsqu'on entre chez M. de Girardin, la première chose qui frappe les yeux est un buste de Robespierre, posé sur son bureau, tout en face de lui. C'est une démonstration significative. Si Robespierre^ ce monstre historique, s'animait et pouvait rire, il ne s'en ferait pas faute, en voyant M. de Girardin jouer au terroriste ^ .

Avec sa robe de chambre de futaine blanche et sa figure livide, le rédacteur en chef de la Presse ressemble à un pierrot

.ifilULB .Dfi 64 EAU Dm m

^ÎKsilitiqué <p. à .un Mâr^A bourgeois.

il se lèrô à quatre heures du mAfâU, ^traînaille jusqu'à neuf heures et déjeune avec un bifteck et une tasse de thé\* i Le concierge de la Presse entre alors et

dépose sur le bureau des lettres ^et des gazettes.

A partir de ce moment, H. de Girardin -reçoit tout le monde\* H cause en traTailant ou en écrivant sa correspondance\*

Il n'est jamais aimable.

S'il lui arrive de le paraître, dites-lui simplement que c'est par intérêt personnel\*

Vous venez de lui rendre un service, il ne vous remercie pas. La reconnaissance est un sentiment inconnu pour lui^ .

Lorsqu'on lui. adresse des r^rocfajSSMi q^'on lui jette un blâme^ il ne s'i&mçttt^en

m . tULLE DE GIRABDilf.

aucime ÛLÇon. Rarement on parvient à le mettre en colère, et ce n'est jamais qu'ea froissant son excessif amour-propre. Cette colère se trahit pai' un éclat plus somlnre de rcEii et par un léger tremblement de la ièvre inférieure\*

Il se rase lui-même, précaution fori sage, au cas où il serait, un jour, appelé à jouer le rôle de Robespierre, et où quelque barbier royaliste voudrait lui couper le cou.

Devinez qui a catéchisé Yictor Hugo, afin d'amener le grand poète dans les bras de la république t

C'est M« de Girardin ^

Le pays et les belles-lettres lui savent im gré infini de cette conversion l

i VÈUncnicni n'était qu'une succursale de li fm^t.

fiHLE DE CiaARDIH. M

t. <2uand il a reçu toutes ses irisites, il se jremet au traTaii» D'abord il parcourt les journaux et jregarde si on parle de ses arr Gicles politiques. Qu'on en parle en bien ou en mai, pourvu qu'ou en parle, la <^ose lui est complètement indifférente.

U ne répond jamais aux agressions que tour la forme et pour occuper le public ide sa personne\*

/ Sa manière de travailler ne manqtte pas d'une certaine bizarrerie.

Lui faut-il de la science , il la trouve ^ns les dictionnaires de conversation Yeut-il des repseignements sur les liom« . mes f il se lève et va droit à certain casier, «dont tous les cartons, rangés par ordre»

giorl^t chacun une lettre alphabétique^

İÀ sont les notes de M. de Girardin.

Depuis ISSO) il n'est pas un personnage "nn peu impenrtant qui n'ait chez lui son -dossier complet. Il garde avec soin les doe cumeûts^ les lettres, les comptes rendus dè procès, les articles de journaux. '

Où ce diable d'honnne peut\*ii trottviar lôt cela? » Se demande le public,, en Yoyant le rédacteur de la Presse fouiUer à coup sûr dans le passé d'un ennemi pour 1m jeter à la face-quelque revirement oublié^ quelque turpitude inconnue.

M. de Girardin trouve cela dans ses irions.

Entre midi et une heure^ il fait atteler et ort. Où va-t-il ? personne n'a jamais pu »nder c\$ mystère. Nulle pairt on ne le ren-contre, et il sait tout ce qui se dit, toat ce quisepassô^

Une fée loi prête son taisman potir k rendre invisiblâé

\* ' o est abjoard^fani excessivement riche»

Son association philanthropique des Ira^i\* Taillenrs à la Vrme lui a rapporté deiiz cent quatre-vingt-neuf mille franc^ pour ââ part. C'est le seul bénéfice qu'il ait tiré de ses sauts de carpe républicains. I - De pliib, il spéculé tous lés jôurs à la Bourse et y réalise des profits énormes \ il prend îâ revanche de ses piastres d'Espa»

gne englouties aûtrèfois dans (e gotiiEre. !

Le lecteur touche au terme de cette hiot

grapme.

' Nous avons dit le bien, nous avons dit le

mat, et Ton housdemandm peut-être ûné

«onelusion. . :

Qu'estreici; (pie M\* de GirarcUnt Est-ca

iM ÉHILE HE G|RARDUr.

tine bonne, esi^ une menvaise natnref

Ce n'est ni Tune ni Fautre.

On ne doit pas lui savoir gré de ses qun\* 4ités, parce qu'elles ne sont qu'apparentes 4et cachent un calcul ; on ne doit pas Fac-  
^ miser de ses défauts, parce qu'ils ont été la Insultât d'une nais-  
sance malheureuse et de Fabandon.

En lutte étemelle avec la société, mère lendre pour d'autres et  
marâtre pour lui^ son cceur s'est gonflé de fiel, son âme a perdu  
tous les éléments de sincérité et de justice.

Il fait du mal sans le savoir, par instinct\* Chacun le repousse,  
comme on repousse 4out ce qui blesse, tout ce qui est dange^  
reux, tout ce qui est nuisible» et ceux mêmes qu'il a le plus servis  
le payent d'in\*

gratitude. On léloigae, on en a peur.

Voilà ce qui explique pourquoi M. de Girardin n'a jamais été ministre et ne le sera jamais.

Il a dit lui-même une vérité terrible :

« Si Je talent commence les réputation si c'est

la moralité seule (qui les consolide ^ . »

M. de Girardin est la première victime de l'industrialisme : la machine a tué l'homme-venteur.

En France le doute implique l'impossibilité. La nation ne croit pas à M. de Girardin. Depuis longtemps il n'existe plus »

Comme homme politique.

Il est mort.

4 à Bê\$4, page 18\*

#### NOTE SUR LES AUTOGRAPHES

Nous offrons à nos souscripteurs deux autographes de M. de Girardin. Le second de ces autographes, dont nous avons fait tardivement la découverte, nous a paru trop précieux pour reculer devant une double impression.

C'est la fameuse note que le rédacteur en chef de la Presse eut la gracieuseté de faire passer à Louis-Philippe, aux Tuileries, le 24 février 1848. Il était alors, comme on peut le voir, aussi partisan de la régence qu'il l'est aujourd'hui de la république.

\* Au moment où nous imprimons cette troisième édition, on nous soumettait l'histoire dont nous avons

pyrlé à la page 96 est celaideM.de Glrardinlai-mêEie. Alors il y  
a entre Robespierre et le rédacteur en chef ' de la Presse une fé-  
roce Fossemblance.

## EN VENTE

Méry

Yietor Hug^.

Emile 4e «irar^iiii.

Georiee mma.

I^meiutaiib Bér»iiger<

oéjaâetv - - Alfred de lliuiiiet\*.

C^i«i^ >d.4|e Mental\* A. de Eianiartîiie«~ pierre INipMt\*

réiieiea

I^e baron Taylor.

Balsao\*

Thiers. ^ >

I^acordaire.

Raoltel.

Slamgon\* .

^ule« ^anin.

if " ^

^eyerbeer.

i Paul de KMk.

W ^ éephlle. C ^ autler.

Ha # < iee ^ ernet.

I PoBMk ^.

W " \* de dlrardin.

lAoïisiiii\* ^ ^ \ rVançois Arag;o« /rjnene Iloii<iMiye«  
'Prouiljion.

Au ^ ueiUne Bfoliàn.

Alfred de ^ Vig ^ ny\* v IiOuo Tér'on.

IPaul FéYal.

E. CkiiiaBalès.

Ingreii.

Eugène §fue. ^ Rofie €)héri.

Berryer\* Roduiehild. • fiteinte-Beure.

^ Franeifl Wey.

KO ^ Afl ifA ^ MOX RAÇON ET COMP., ÏHJE D'erfORTH, 4.

## Sources et licence

Texte : [https://archive.org/details/bub\\_gb\\_LcBVAAAAYAAJ](https://archive.org/details/bub_gb_LcBVAAAAYAAJ). Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.